

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

Eglise sans vocations ? (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1974, tome 70, p. 3-6

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Liminaire :

Eglise sans vocations?

De nombreuses statistiques, des réunions et des congrès sans nombre nous mettent à l'évidence. Maintenant déjà — mais combien davantage encore dans quelques années — le Peuple de Dieu souffre et devra souffrir le manque de prêtres, de religieux et de religieuses. Les séminaires se ferment, les communautés religieuses vieillissent, alors que les tâches deviennent toujours plus nombreuses et complexes.

Sans doute, bien des explications peuvent être avancées. Des réalités humaines, sociologiques, culturelles, psychologiques rendent partiellement compte de cette situation. En fait, si nous en restions là, nous ne ferions que de fuir, évitant — plus ou moins consciemment — de voir en face les choses : car celles-ci nous renvoient à nous-mêmes.

Epouse et servante du Christ Pauvre, l'Eglise se doit de suivre pas à pas son Seigneur, de l'imiter aussi étroitement que possible. Quand je dis Eglise, cela ne signifie pas seulement — faut-il le préciser ? — le Pape ou les évêques ou les communautés religieuses, mais aussi vous et moi. La pauvreté du Seigneur doit être celle de chacun d'entre nous. Et là, il y aura toujours une conversion à opérer sans cesse et avec courage.

Mais trop souvent, en dehors de l'Eglise, ou — hélas ! — à l'intérieur d'elle, on se bute aveuglément, sans réflexion sérieuse, sans aucun esprit critique, à de prétendues richesses, à un prétendu commerce spirituel, dont les riches seuls pourraient tirer quelque bénéfice. Certes, il se trouvera toujours des failles et des infidélités, à commencer par les nôtres propres. Mais nous y attarder risque fort de nous éloigner

de l'essentiel et de défigurer le vrai visage de l'Eglise, sur lequel brille la lumière du Christ. N'oublions pas les paroles si fortes et si profondes de Bernanos : «... l'Eglise visible est ce que nous pouvons voir de l'Eglise invisible, et cette part visible de l'Eglise invisible varie avec chacun de nous. Car nous connaissons d'autant mieux ce qu'il y a en elle d'humain que nous sommes moins dignes de connaître ce qu'elle a de divin... »

Il ne convient pas de se donner bonne conscience à peu de frais. Aussi, faudrait-il se demander quelles sont, en vérité, la vraie et la fausse richesse de l'Eglise, sa vraie et sa fausse pauvreté ; cela pour toute la communauté chrétienne aussi bien que pour chaque fidèle.

Chrétiens, nous appartenons — par choix et par appel divins — à ce signe vivant et permanent de la tendresse du Dieu Sauveur pour l'univers entier, ce signe qu'est l'Eglise, qui communique et répand ce qu'elle manifeste.

Telle est la vraie, l'extraordinaire richesse de l'Eglise, de ces hommes réunis dans le Christ-Jésus par l'Esprit qui les présente, dociles, à l'attraction du Père. L'extraordinaire richesse de l'Eglise, c'est l'amour efficace, créateur et sauveur, des trois divines personnes.

Elle est le vase d'élection qui regorge de pardon, de présence divine, de lumière et d'amour, parce que son cœur est sans cesse transpercé — comme celui de la Vierge Marie — par le glaive de la croix de Jésus, au côté ouvert. Tous les biens de la grâce et du salut dont l'Eglise jouit, elle les reçoit de son Seigneur crucifié et glorieux.

Cette suprême richesse est donc le fruit d'une suprême pauvreté. En effet, le Christ a volontairement renoncé à ses privilèges divins, afin de nous permettre d'y participer. Il s'est foncièrement oublié, humilié, il s'est appauvri de tout, il a tout enduré afin, non seulement de nous dire son amour, mais de nous le faire partager.

Ainsi la vraie pauvreté de l'Eglise, celle de chaque chrétien, est-elle la charité qui fait renoncer à soi-même, à ses avantages et à ses intérêts propres. La vraie pauvreté, celle du Christ, est le signe d'un amour, pur don.

«... Jésus sachant que son heure était venue de passer de ce monde à son Père (...), sachant que le Père avait tout remis en ses mains et qu'il était venu de Dieu et retournait à Dieu » inaugure solennellement sa bienheureuse Passion, se faisant serviteur. En cela, nous risquons fort de ne pas imiter notre Maître. Nous savons peu et mal, nous ne nous préoccupons guère de savoir toujours mieux notre « richesse » : la Présence, l'Amour, le dessein du Père — unique préoccupation de Jésus. Et c'est pourquoi nous avons si peu le souci d'enrichir les autres de notre service de « pauvres ».

C'est là que nous rejoignons ce que j'évoquais au début. Happés, tentés, sollicités par tout ce qui se dit, par tout ce qui se pense autour de nous — et qui, souvent, s'oppose à notre foi — nous finissons par oublier la richesse dont Dieu comble son Eglise, pour qu'elle la répande « de Jérusalem, en Samarie et jusqu'aux confins de la terre ». Nous la laissons moisir en notre cœur et en notre vie, car nous louchons ailleurs, semblables à l'enfant riche, dont parle Baudelaire, qui méprisant un « joujou splendide » convoitait celui d'un enfant pauvre : c'était un rat vivant dans une « boîte grillée ».

Ainsi, méprisant le don ineffable de Dieu — don qui est grâce et mission — nous en privons les autres auxquels il est destiné, autant qu'à nous.

Pourquoi l'Eglise souffre-t-elle tellement d'un manque de vocations sacerdotales et religieuses ? Ne serait-ce pas, en fin de compte, parce que tous, nous nous comportons scandaleusement comme de mauvais riches, jouissant égoïstement de notre foi — moribonde — et de tout ce qu'elle nous dispense libéralement, sans plus nous soucier de nous en nourrir, de la développer toujours davantage, oublieux des injonctions de S. Pierre : « Traiter saintement dans vos cœurs le Seigneur Christ, toujours prêts à la défense contre quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous. Mais que ce soit avec douceur et respect. »

Telle est la vraie, la scandaleuse « richesse » qu'on peut nous reprocher : manquer d'amour attentif à l'égard du trésor infini de grâces que Dieu a déposé en nos mains, pour que nous les répandions tout autour de nous, avec une libéralité divine. Nous offrons le spectacle d'une Eglise qui connaît à l'intérieur d'elle-même mille remous, causés par des discussions futiles, finalement, alors que les hommes affamés tendent la main, vainement.

Conscients de notre vocation chrétienne, nous pourrions dégager une atmosphère telle, dans nos milieux de famille ou d'apostolat, que bien des jeunes gens et des jeunes filles se sentiraient poussés à se donner au Seigneur pour que, à travers eux, il poursuive son mouvement en vertu duquel « de riche qu'il était, il s'est fait pauvre, afin de nous enrichir de sa pauvreté ».

Alors le Peuple de Dieu redirait aujourd'hui, en vérité, les paroles de l'Apôtre : « De l'or et de l'argent, je n'en ai pas, mais ce que j'ai, je te le donne : au nom de Jésus-Christ le Nazaréen, marche ! »

Encore faudrait-il savoir ce que, par grâce, nous avons.

Gabriel Ispérian